

IDÉES/

Emanuele Coccia

«Vivre signifie toujours sacrifier d'autres êtres vivants»



Le philosophe montre comment les plantes sont les premiers jardiniers du monde, rendant toute vie humaine possible sur Terre. Il vient de recevoir le prix des Rencontres philosophiques de Monaco pour son essai paru en novembre, salué par la critique.

C'est un jeune homme qui a juste l'ambition de présenter une nouvelle façon d'être au monde. Jusqu'à maintenant, la Terre tournait autour de l'animalité, mètre-étalon de toute présence sur le globe selon notamment la logique darwinienne. Lui, philosophe de 41 ans d'origine italienne, propose de partir de la plante et de ses feuilles, et d'en faire la substantifique moelle de l'espèce humaine. Avec son essai, *la Vie des plantes. Une métaphysique du mélange*, paru en novembre 2016, éditions Payot et Rivages (1), Emanuele Coccia vient de recevoir le prix des Rencontres philosophiques de Monaco qui se sont tenues la semaine dernière. Que les échaudés

de la cause animale et de l'affirmation végétariste se rassurent, il ne s'agit pas d'un énième essai pour défendre les poissons rouges ou les plantes vertes, mais d'une théorie mettant en avant le mélange comme principe premier de toute présence vivante sur Terre. Le prix de Monaco couronne un esprit neuf qui, de l'histoire à la philosophie en passant par la biologie ou la botanique, réactive la tradition des humanités, culture transversale et universelle dont la disparition est si souvent déplorée.

Vous êtes maître de conférences à l'EHESS, spécialiste de l'histoire de la théologie chrétienne durant la période médiévale. Pourquoi vous intéressez-vous aux plantes ?

Adolescent, j'ai été scolarisé dans un lycée agricole. Au lieu de me consacrer à la littérature et aux langues classiques comme mes amis, j'ai passé des années à étudier la botanique, la pathologie végétale, la chimie agraire. Plus tard, j'ai appris seul le latin et le grec, et poursuivi par des années de philosophie et d'histoire. Je suis devenu spécialiste de la philosophie et de la théologie médiévale mais je n'ai jamais oublié mes enseignements biologiques : j'ai

continué à lire et à suivre la recherche, jusqu'à trouver une manière d'intégrer cette passion cachée à mon parcours philosophique.

Pourquoi se focaliser sur les plantes ?

Les plantes ont été essentielles pour le développement de la vie sur notre planète. Notre monde est un fait végétal avant d'être un fait animal : il est un jardin avant d'être un zoo, c'est seulement parce qu'il est un jardin que nous pouvons y vivre. Mais les plantes ne sont pas seulement des habitants de ce jardin, elles

en sont les vrais jardiniers, les producteurs. Elles jardinent – c'est-à-dire qu'elles sont à l'origine de notre monde, pour au moins deux raisons. En premier lieu, en exploitant sur une échelle plus vaste un mécanisme inventé par les cyanobactéries, c'est-à-dire la photosynthèse, elles transforment l'énergie solaire en matière vivante : la vie organique est seulement la conséquence de cette capacité à transformer le soleil (la source d'énergie la plus importante sur Terre) en masse animée. Et, c'est seulement grâce à ce mécanisme que la vie sur la planète a cessé d'être un fait marginal, d'un point de vue quantitatif et qualitatif, pour représenter sa caractéris-

tique principale, son essence.

En second lieu, en conquérant la surface de la Terre et en se diffusant partout sur le globe, elles ont produit (et continuent à produire perpétuellement) l'atmosphère riche en oxygène qui rend possible la vie de tous les animaux supérieurs. Dont l'homme : nous pouvons vivre seulement en nous nourrissant quotidiennement de l'excrétion gazeuse des végétaux. La transformation de l'atmosphère est connue sous le nom de «Grande Catastrophe de l'oxygène» : ce fut en effet un événement polluant, qui provoqua la mort des organismes anaérobies. D'autre part, les animaux supérieurs sont les êtres capables de transformer la pollution des plantes en source de vie. La pollution est un mécanisme parfaitement naturel : la question est toujours de trouver la forme de vie capable de renverser le pollueur en jardinier.

En réhabilitant les plantes dans le processus du vivant sur Terre, vous inversez notre géographie physique et métaphysique ?

Les plantes nous apprennent à reconnaître que le centre de notre monde est le Soleil : l'héliocentrisme est pour elles un fait biologique et non une question d'opinion. Elles incarnent cet héliocentrisme au niveau planétaire : la véritable base physique et métaphysique de notre

monde n'est pas la Terre mais le Soleil. Au sens chimique du terme, nous sommes des êtres solaires : toute l'énergie dont la vie se nourrit provient indirectement de cette étoile. Mais, nous restons encore profondément géocentriques, comme si nous ne pouvions pas nous défaire de la gravité de la Terre. Nous oublions toujours que la Terre est un corps céleste : elle ne se distingue pas ontologiquement du reste du ciel, elle en est juste une portion, un endroit parmi d'autres de cette immense étendue. Réaliser cela signifie dessiner une autre géographie : nos vies sont purement célestes, nos corps sont des dépôts métamorphiques d'énergie solaire.

Ce recentrage autour des plantes implique-t-il une forme de végétarisme ?

Au contraire, il implique l'acceptation intégrale de notre nature animale : comme tous les animaux, nous vivons de la vie des autres. Nous ne pouvons pas produire de la matière organique à partir de composants organiques (eau, dioxyde de carbone, énergie solaire) comme le font les plantes. Vivre signifiera toujours sacrifier d'autres êtres vivants. C'est une forme de cannibalisme vertueux. De ce point de vue, la différence morale entre le sacrifice des plantes et celui des animaux reste métaphysique- ●●●





Millennium de Slaven Gabric.
PHOTO SLAVEN GABRIC.
MILLENNIUM. PLAINPICTURE



RÉ/JOISSANCES

Par
LUC LE VAILLANT

Jupiter junior, le petit chat et la torera

Tour d'horizon des panneaux électoraux à l'aube de l'ère Macron, où la France qui se voyait aigre comme ridée se découvre douce et désirable.

On se croyait peuple flétri, demandeur de knout nationaliste, de régression thatchérienne et de dédagisme antieuropéen. Et nous voilà resuscités en une tendre jeunesse du monde collaboratif par la grâce de l'élection d'un seul. Sur les panneaux d'affichage législatif qui flanquent le collège où ont sévi mes enfants, il y a deux ou trois images qui témoignent de l'état de confusion mentale et d'espoir mêlés du vieux pays macronisé.

Dans un brouillard rosé, c'est comme si flottait un désir d'avenir neuneu couplé avec un besoin d'affirmation adulescent, une rêverie câline d'entraide universelle masquant un «pousse-toi de là que je m'y mette», tout à fait inavouable car l'ambition a mauvaise presse chez les Bisounours et la certitude est molle chez les marshmallows.

Le chaton blanc. Le petit chat est bien vivant et vous regarde avec son air penché depuis l'aire d'autoroute où l'abandonner vaut désormais crime contre l'humanité. Les Agnès de l'anti-spécisme sont devenues les Antigone d'une société qui s'en veut d'avoir la dent dure, la carnation rouge sang et de se faire le ventre content. Mascotte du récent parti animaliste et contretypé idéalisé d'une nation très chienne, la pauvre bête se la joue toute petite chose ébouillantée pour vous tirer les larmes. Si elle avait porté leggings panthère et peau de phoque, on l'aurait baptisée «Bébé Bardot». Si elle était descendue de son kite-surf pour esorser sa crinière aventurière sur les tapis du ministère de l'Environnement, on l'aurait surnommée «Matelot Hulot».

Mais elle est là, seule et sans nom, chatounette mélancolique

plus que «lolcat», et c'est encore plus crève paillasse de voir ce concentré de victime abandonné à notre bon cœur. Vu la demande, le mien est au bord de l'infarctus et craint d'avouer que ses ventricules ont d'autres priorités. S'il fallait vraiment, je préférerais copiner avec le chat opaque et vénéneux qui, dans le dernier film d'Ozon, toise Marine Vacth quand celle-ci s'emmerde en baisant avec le jumeau gentil, tout au regret du double maléfique qui sait lui dérider les fesses.

Le parti des enfants. J'ai longtemps cru qu'à force de compréhension narquoise et de prise en charge financière, la paix des familles décomposées serait assurée et l'ordre des préséances préservé. Ou alors, je me disais que le numérique changerait l'affaire sans avoir l'air d'y toucher, permettant la coexistence de mondes parallèles, sans qu'il y ait à trancher la question d'un pouvoir démocratique devenu illusoire. L'échec de Hollande qui avait fait de la jeunesse une priorité, comme la survenue de Macron, prouve l'inverse. Il y a toujours querelle de générations et, comme les précédentes, la nouvelle veut tout, tout de suite. Le miniparti Allons Enfants réserve ses candidatures aux 18-25 ans. Le Président en fin de trentaine devrait se méfier. Mais à voir le programme d'Allons Enfants, qui s'est évité le «z» de liaison qui fait fracas de fanfare, le risque est faible tant cela tient du mimétisme côté attrape-tout et bons sentiments. Europe à revivifier, contrat de travail unique, accueil des réfugiés, énergie renouvelable et quota de jeunes comme il y a la parité féminine.

A se demander si ce répliquant n'est pas le clone en barboteuse d'En marche.

Jupiter et sa torera. D'ordinaire, le panneau FN prend cher question graffitis et autres insanités. Les mouches ont changé d'âne, et le néoparti dominant concentre les épithètes assez blettes. Mais le vocabulaire dépréciatif est encore hésitant. Il est difficile d'identifier précisément les traits de caractère de ce mixeur de contraires. Les stimuli sont variés et les injonctions contradictoires. Le Jupiter en formation accélérée vient de troquer sa barboteuse pour un treillis, et envisage de statufier l'état d'urgence. L'ex-conseiller bancaire des Crésus ravaude la taxe sur les transactions financières pour faire pièce aux faiseurs de pluie anti-COP21 et souffler dans le cornet de Trump.

Ne pas en déduire pour autant que le pragmatisme sera total et l'accommodement permanent. Macron est sans doute autre chose qu'un simple fourgueur d'optimisme à un pays qui rit de se voir embelli dans un miroir déformant. La lune de miel finie, les Junon jappeuses que nous sommes viendront lui mordre les mollets. Le dieu d'Olympie finira bientôt Minotaure assiégé en son labyrinthe. Et c'est là qu'il lui faudra faire preuve du courage d'une des candidates LRM. Comme la torera centaure Marie Sara, il devra embrocher les opposants fulminants, quitte à porter au bout d'une pique la tête de la cause animale. Et tant pis si, ce faisant, le matador junior cause des peines de cœur aux petits chats français que nous aurons tant aimés être, un été de grâce durand. ◀

ment très mince. Il faudrait plutôt réinventer un rite qui puisse rendre ce sacrifice moralement acceptable.

Une dimension politique à votre travail ?

Le livre est une longue réflexion autour de l'idée de mélange : l'atmosphère, notre premier environnement, n'est pas juste l'ensemble des éléments qui se trouvent au-dessus de la croûte terrestre, elle est plutôt la sphère métaphysique à l'intérieur de laquelle tous les éléments circulent, se mélangent et se transforment les uns dans les autres. L'on pourrait dire que les Etats-nations font tout pour combattre l'atmosphère, c'est-à-dire pour combattre le mélange, la circulation et la transformation des êtres. La nouvelle carte du monde devrait partir de la capacité des hommes à migrer, dégager l'être humain des notions de peuple et territoire, exactement comme le fait le paysagiste Gilles Clément pour les plantes vagabondes. C'est dans ces espaces de migrations, hors des nations et des peuples, que se déploie la vie à venir. Le futur du monde ce sont les migrants : les combattre, les repousser, les tuer signifie combattre, repousser, tuer le futur.

Recueilli par **CÉCILE DAUMAS**
(1) «Les Plantes, liens dans l'autre», *Libération* du 22 décembre 2016.

Ce soir, Léon pleure au téléphone

Témoignage sur les personnes âgées isolées.

Hier soir, Léon m'a appelée. Il devait être aux environs de 23 heures quand le téléphone a sonné. Je ne connais pas bien Léon. Il doit avoir 80 ans ou peut-être plus. C'est une vieille personne. Mais je sais de lui l'essentiel. Il avait une femme, elle s'appelait Simone, ou peut-être Colette, je ne suis plus sûre. Je les ai rencontrés deux ou trois fois, peut-être moins. A vrai dire on ne se connaît pas vraiment. On partage un même patronyme et le souvenir de mon grand-père. Léon a les yeux de mon grand-père. C'est peut-être pour cela que je l'aime bien.

De Simone, j'ai conservé des petites tasses en porcelaine, entourées d'un liseré doré. Et puis, les petites tasses se sont cassées, la dernière

doit faire office de cendrier. Maintenant, Léon est seul. Avec sa femme, ils s'aimaient si fort. L'amour rajeunit les vieux amants, mais quand il s'enfuit, c'est comme un trou noir. Un trou béant que Léon voudrait refermer à jamais. Maintenant, Léon voudrait mourir. Je crois qu'il a essayé de se suicider. Sans Simone, Léon ne veut plus vivre.

Ce soir, Léon pleure au téléphone. Il voudrait vivre avec moi. Tous les deux, dans mon appartement niché au 6^e étage et sans ascenseur. C'est une idée incongrue mais c'est joli. J'aime y penser. Bien sûr, il paierait la moitié du loyer. J'aimerais dire à Léon que je peux l'aider, que j'ai entendu son appel, que je ne le laisserai pas tomber. Alors j'écris pour me donner bonne conscience. Léon souffre et je suis son seul recours. J'aimerais bâtir une de ces maisons où se côtoient les générations. Léon pourrait y

mourir heureux, d'autres Léon aussi. J'imagine mille solutions, mille fins heureuses. Une application de visite à domicile de personnes âgées pourrait aussi faire ma fortune. Mais je sais bien que Léon va rester seul. Je vais l'oublier. Il se rappellera à ma mémoire à ces rares occasions où les familles sont censées se réunir ou se téléphoner. Je n'aurai pas répondu à son appel. Mais je continue de rêver. J'aimerais que des solutions existent pour vaincre l'isolement de notre époque. J'aimerais que nos nouveaux ministres, ceux de la Solidarité, de la Santé, du Travail inventent de nouveaux dispositifs qui facilitent les liens entre les personnes âgées, malades ou isolées et ceux qui voudraient les accompagner. Je sais bien que nos sociétés vont continuer à vieillir, j'aimerais que notre perception des anciens et de la solidarité rajeunisse. **TANIA KAHN**